

Nous publions deux articles de professionnels du réseau de l'ANCREAI (Association Nationale des CREAI), parus en 2007 dans la revue Vie sociale sur le thème « voix des précaires et langage du social ».

Tout d'abord, un article de Frédéric BAUER, directeur du CREAI Alsace, qui invite à entendre, à traduire la multiplicité des voix de souffrance des précaires. Son approche sensible incite à porter un autre regard sur ces personnes désocialisées et mobiliser les sens autrement pour percevoir tout ce que les exclus font voir et font sentir.

Ensuite l'article de Patricia FIACRE, sociologue à la délégation ANCREAI Ile de France, retrace et analyse le travail réalisé à la demande du département des Yvelines et visant à permettre aux parents ou représentants légaux de s'exprimer sur le dispositif de l'ASE. Il s'agit d'une approche qualitative mettant en avant le recueil de l'avis des usagers, tel qu'énoncé dans la loi 2002-2 du 2 janvier 2002, et la prise en compte de ces éléments dans le cadre du schéma d'organisation sociale du département.

Du bruit au discours : la domestication de la voix des précaires

par **Frédéric BAUER**, directeur du CREAI Alsace

Les quelques réflexions qui suivent ont un double objectif. D'abord interroger la diversité des modes d'expression de ces voix : qu'est-ce qu'une voix de précaire ? Quels sont les registres qu'elle recouvre ? Ensuite explorer les mécanismes qui rendent ces voix entendables, perceptibles dans le champ social, les transformations qu'elles doivent subir pour participer à l'économie générale du discours.

Et avant tout, il semble important de clarifier le concept de "precarite" et de "precaire", tels qu'ils seront utilisés dans cet article. La precarite recouvrira ici un vaste ensemble de situations, toutes caractérisées par l'impossibilité de celui qui les vit de maîtriser un tant soit peu le présent et l'avenir de son existence. Il s'agira ici plus particulièrement de la voix d'individus précarisés, et non de la voix d'une catégorie ou d'un groupe constitué que seraient les précaires. Cet ensemble est éventuellement constitué par un travail politique et/ou scientifique, qui donnerait à un ensemble de personnes une identité collective. Nous partirons ici des situations individuelles de tout ceux qui, pour des raisons diverses (économique, culturelle, de santé, de déficience...), ne sont plus maîtres de leur vie, à la différence de ceux qui, vivant une existence ordinaire, ont acquis et font fructifier les moyens d'une relative autonomie. Bien sûr, tout individu peut, au cours de sa vie, se sentir,

durablement ou non, dépossédé de la maîtrise de sa propre vie. Pourtant, l'on conviendra que certaines vies sont bien plus précaires, dans la durée et dans leur forme, que d'autres. C'est des vies les plus précaires que l'on parlera ici et ce sont les voix propres à ces vies que l'on tentera de mieux entendre.

1. La voix des précaires comme bruit social

La voix des précaires, des pauvres, des miséreux, des fous, des idiots, des bancals en tout genre, est d'abord un bruit. Un bruit gênant, comme tous les bruits, perturbant le bruissement habituel de la vie sociale, le ronron du monde des inclus, des stables, de ceux qui possèdent, qui se possèdent. La gueulante du SDF, arme désespérée contre son invisibilité, les gémissements et pleurs de ceux qui sont au bout du rouleau, la langue aux accents gutturaux de l'étranger, les cris percants de l'enfant handicapé, muet dans son chaos psychique, les vociférations du malade mental, les inflexions caractéristiques du jeune de la cité malmenant la langue scolaire, sont autant de couacs dans le concert quotidien du monde du progrès, de la réussite, du bien-être. La vie

sociale se reve comme une symphonie infinie, ou chaque note a sa place, ou chaque instrument contribue avec justesse a l'harmonie generale. Pourtant, la realite n'etant qu'une mediocre copie de ce reve, cette symphonie est perpetuellement ponctuee de fausses notes, pour lesquelles toutes les sourdines sont restees jusqu'a present inefficaces.

Tous ces bruits renvoient l'infortune auditeur vers la crasse des vies qu'il aimerait tant ignorer. Comme agressions sonores, ils sont rejetes du cote du non-sens, de l'irrationnel ; inutilisables, ils sont sans valeur. Et sans valeur, ils sont mis a distance, relegues dans les espaces anecho des de l'indifference.

Leur seule valeur est negative, parce qu'ils rappellent aux gens ordinaires la fragilite, la precarite de toute vie ordinaire ; ils signifient le danger de toute vie sociale, le risque que l'on prend chaque jour a s'exposer aux aleas de la vie quotidienne.

Ils sont egalement insupportables parce qu'ils sont de plus en plus souvent consideres comme les premisses d'une autre forme de violence, encore plus insupportable, la violence physique, le passage a l'acte comme l'euphemisent les experts en tous genres : ces bruits effrayent pour leur violence intrinseque mais aussi pour les promesses d'intensification qu'ils recelent.

Enfin, comme mise en evidence brutale et repetitive de la souffrance de ceux qui les emettent et comme cause du malaise systematique des oreilles et des consciences qui les subissent, ils revelent l'inanite du discours qui voudrait que la pauvreté, la precarite, le malheur de quelques-uns ne soient que les consequences accidentelles et inevitables, donc normales, mais surtout marginales d'une organisation des positions et des relations qui satisferait le plus grand nombre. Ils sont inentendables parce qu'insupportables, et insupportables parce que trop reels.

L'inarticule du bruit de la pauvreté et de la souffrance n'est que l'echo de notre arriere-monde social, de tout ce que l'on voudrait tant maintenir derriere les portes du placard commun.

Lorsque ces bruits s'articulent dans le langage commun, lorsqu'on y perçoit un sens, surtout lorsqu'ils deviennent des vecteurs de demandes, de revendications, les voix des precaires ne sont pas plus entendables. Trop souvent, les souffrances qu'elles portent sont hors de portee des therapies connues, les souhaits qu'elles vehiculent sont exorbitants au regard des capacites de ces individus comme des conditions generales de vie sociale (ils veulent du travail, la sante, de l'argent, un toit, des biens, une famille, des amis, des loisirs... !). De nombreux travailleurs sociaux sont confrontes quotidiennement a ces demandes extremement simples, en principe legitimes, mais en pratique irrealisables, et sont alors dans la penible obligation de faire comprendre et admettre au demandeur l'ambition excessive de sa requete, au mieux, ils sont amenes a encourager le report de la realisation de ces souhaits dans un futur hypothetique. Les demandes exprimees par ces voix mettent ainsi en evidence l'impuissance fondamentale face a la misere, a la precarite, les limites patentees des principes et des institutions censes corriger les injustices et les inegalites, consequences de l'organisation et des objectifs dominants de notre societe. Chacune d'entre elles n'evoque pas seulement la souffrance d'une situation individuelle presente, mais aussi l'eternelle defaite d'une societe contre la misere qu'elle secrete continuellement.

De plus, la legitimité de cette voix est faible, car les demandes qu'elle porte ne traduisent le plus souvent que l'interet particulier de celui qui les emet. Elle n'est entendue que comme l'affirmation ego ste de celui qui est en manque, sans aucune conscience collective, loin de toute expression d'une quelconque solidarite categorielle. Loin des formes habituelles du discours politique a portee collective, prononce par des representants au nom d'une population ou d'une de ses categories, la voix du precare reste confinee au niveau d'une expression subjective, privee de la grandeur de l'altruisme des voix politiques.

Ainsi, du point de vue de leur forme comme de leur contenu, ces bruits n'accèdent pas a la legitimité sociale qui leur permettrait d'etre entendables. En les confinant dans les

categories inferieures du discours, en les privant d'un sens et d'une raison d'etre, le corps social cherche a s'economiser leur prise en compte. Ce ne sera qu'au prix d'une transmutation que ces voix accederont au statut legitime qui les rendra non seulement audibles, mais aussi recevables.

2. Pour un élargissement de la sémiologie de la précarité

La voix n'est pas le seul mode d'expression de l'individu socialise ; il est donc necessaire d'envisager l'elargissement de la notion de voix a l'ensemble des modes d'expression perceptibles, et d'y inclure d'autres formes, non sonores celles-ci. Si la voix est ce qui porte un message, on peut egalement y assimiler toutes les formes d'expression non verbales, et prendre en compte l'ensemble des significations attachees a la condition de precarite. Ecouter la voix des exclus revient alors a mobiliser d'autres sens que l'ouïe, pour percevoir au-dela de ce qu'ils font entendre, tout ce que les exclus font voir et font sentir. Si culturellement, et donc professionnellement, la parole est valorisee dans les echanges humains, et donc dans les rencontres entre les precaires et ceux qui ont comme mission de les aider a reduire cette precarite, il n'en existe pas moins d'autres formes signifiantes.

Tout comme leurs messages vocaux, l'ensemble des signes qu'ils produisent est a priori rejete du cote de l'infame. Leur tenue vestimentaire releve souvent des categories devalorisees dans les hierarchies habituelles, soit que leurs vetements sont sales, de "mauvaise qualite", uses, plus "a la mode", soit qu'ils appartiennent a des categories stigmatisees (casquette-survet'-baskets). De meme, leurs attitudes corporelles peuvent etre considerees comme etranges, gauches ou excessivement assurees, pleines de tics... Leur corps, meme immobile, peut porter les stigmates de leur pauvreté, inscrite dans leur chair : etat des dents, etat de la peau, des cheveux, des ongles... Il faudrait egalement ajouter aux signes visibles ceux qui relevent des odeurs. La sociologie des odeurs reste a faire.

Elle nous revelerait sans doute que la hierarchie des odeurs recouvre la hierarchie sociale. Certains discours "autorises" nous rappellent deja que les pauvres sentent mauvais. Parfois ils sentent trop bon, lorsqu'ils abusent d'une eau de toilette ou d'un parfum. Les organes de normalisation sociale que sont les magazines de mode et la publicite nous rappellent regulierement a l'ordre, nous intimant la retenue dans l'usage des eaux de toilette et parfums ; la aussi la discretion bourgeoise s'oppose a l'exuberance populaire. Les odeurs constituant aujourd'hui un marche, la bonne odeur se vend ; mais la mauvaise odeur se paie, parfois tres chere.

Il s'agit ici de reconnaitre la realite de cette semiologie des corps precarises, et non de stigmatiser des personnes qui n'en ont pas besoin : la precarite s'inscrit dans les corps et dans leurs accessoires, a des degres de lisibilite divers. Certaines personnes en grande difficulte mettent un point d'honneur a entretenir leur hygiene et leurs vetements, produisant parfois un effort considerable au regard de leur situation objective, afin de rendre leur condition invisible et inodore aux yeux et au nez de tout un chacun. En reservant la revelation de leur condition a des interlocuteurs autorises, ces personnes tentent de maitriser les micro-discours de leur apparence, qui risquent a tout moment de les deborder et de dévoiler la realite de leur precarite. Ce souci de soi est souvent concu par les personnes elles-memes comme une condition de leur survie. Rester proche des normes dominantes leur laisse esperer que l'amelioration de leur situation est possible. Elles peuvent egalement esperer que les merites lies a cet effort seront reconnus par leurs interlocuteurs, et qu'ils leur vaudront un soutien particulier de la part de ces derniers. Mais surtout, ces efforts demontrent l'importance de cette semiologie non verbale, de ces voix muettes mais oh combien bavardes.

Ces signes non verbaux participent de l'expression de la precarite. Pour ceux qui croisent fortuitement les exclus, ils sont autant de repoussoirs, condamnant leurs porteurs a la mise a distance ; mais, a contrario, ils sont autant de signaux d'alerte pour ceux que leur engagement benevole ou professionnel porte vers la consideration pour les plus precaires. Neanmoins, pour ces derniers, ces signes sont parfois negliges pour deux raisons au moins.

L'une est d'ordre ethique. Elle se fonde sur la proximite dangereuse entre observation et stigmatisation, un regard, bien que degage de tout jugement, pouvant devenir un mode de designation, de denonciation. Par le simple fait de mettre en lumiere certaines caracteristiques d'un individu que le sens commun devalorise, l'observateur, meme protege par l'ethique scientifique ou professionnelle qui lui interdit de porter un jugement de valeur sur ce qu'il voit, prend le risque de la stigmatisation. L'enonciation d'une realite objective est souvent difficilement separable de celle de sa valeur, on ne disjoint pas facilement le sens denote du sens connote. Cette enonciation ne pourra se faire que dans un cadre ethique solide, fondement d'un climat de confiance entre observer et observateur.

Le risque de stigmatisation est donc indissociable de n'importe quel discours sur les precaires, qu'il soit savant ou profane, qu'il vise la connaissance ou l'action. D'ailleurs, le terme de precare est en lui-meme porteur de stigmatisation, dans la mesure ou il est impose a une categorie de personnes qui ne s'y reconnaissent peut-etre pas, et aussi dans la mesure ou il s'impose a chaque individu de cette categorie alors qu'il n'admet pas forcément son appartenance a cette categorie. Seules des garanties formelles de neutralite, mais aussi une concertation avec les individus observes sur les objectifs de l'observation, sur les termes et les concepts utilises et leur sens, pourront limiter les risques de stigmatisation du regard porte sur ceux dont la fragilite trouve en partie sa source dans une devalorisation generale de leurs conditions d'existence. Mais on voit aussi que ces individus paient le prix de leur reconnaissance en se dévoilant, en exposant au regard, meme objectif, les stigmates de leur condition.

L'autre est d'ordre methodologique : comment construire des categories pertinentes de signes et comment definir une relation stable entre les signifiants perceptibles hors du langage articule et des signifiés ? Lorsqu'on sort du cadre du langage code et transmis par un apprentissage formalise, la polysemie des signifiants s'accroît considerablement. Que signifient reellement un vetement use, des dents abimees, des mains sales, des chaussures trouees... ? Les interpretations de telles caracteristiques

peuvent etre variables, et leur prise en compte peut donc generer des contresens dangereux. Les informations de ce type ne peuvent donc pas etre sorties de leur contexte pour devenir des signes absolus de la precarite ; elles ne peuvent etre utilisees que dans le cadre d'une observation globale, rassemblant des signes de natures diverses mis en relation les uns avec les autres.

Ces formes d'expression de la precarite, plutot que d'etre interpretees comme les signes d'une profonde alterite sans nuance, doivent etre reconnues comme les manifestations authentiques d'une experience de vie certes malheureuse, mais pourtant reelles. L'invisibilite des precaires et le caractere inaudible de leur parole viennent autant de leur incapacite a se dire dans des registres acceptables et acceptes que de l'incapacite de leurs eventuels interlocuteurs a reconnaitre ces formes de langage comme signifiantes de vies singulieres et d'une condition partagee. Les diverses voix des exclus peuvent etre brutales, insupportables a l'oreille sociale, tant pour leurs contenus que pour leurs formes, mais elles ne font que traduire la brutalite et le caractere insupportable de la realite quotidienne d'un nombre non negligeable de vies humaines. Envisager la necessite de transformer cette realite, c'est d'abord accepter la necessite d'entendre le bruit social.

3. L'ère du discours sur soi

Notre epoque est celle du discours sur soi. Dans le domaine litteraire, l'écriture de soi etait deja un genre reconnu sous la forme de l'autobiographie ; il est aujourd'hui complete par l'auto-fiction, egalement nommee ego-fiction, genre dans lequel l'auteur, sous couvert d'une histoire apparemment imaginee se raconte lui-meme. L'auto-fiction est autant une maniere de subjectiver la vie reelles de l'auteur qu'un moyen de se raconter avec une certaine discretion. Dans le domaine artistique, une tendance generale est d'ailleurs de chercher la part autobiographique dans l'ensemble de la production litteraire, contemporaine ou ancienne.

Les sciences humaines elles-mêmes sont touchées. La philosophie avait déjà reconnu l'importance de l'expérience du penseur dans le développement de sa pensée ; le phénomène touche également la sociologie, l'exemple le plus frappant étant le dernier ouvrage de Pierre BOURDIEU, où il tente une auto-analyse de son parcours, tout en tenant à distance le concept d'autobiographie¹. Avec un tel précurseur, l'auto-sociologie pourrait bien devenir une nouvelle déclinaison savante du discours sur soi.

La télévision, industrie dominante de la représentation et de la norme, est devenue très friande d'histoires vraies racontées par les personnes qui les ont vécues. Avec la complicité de ces témoins d'eux-mêmes, la télévision a développé en peu de temps un immense marché. Se raconter devant les caméras est devenu un moyen contemporain de se donner une preuve de son existence, et d'entrer en relation avec ses semblables en s'exposant aux regards de spectateurs qui sont eux-mêmes des témoins potentiels, en attente de leur tour.

Au-delà des sphères culturelles spécifiques, l'ensemble du corps social semble s'orienter vers une généralisation du discours sur soi. La tendance générale est à l'autoportrait, chacun d'entre nous est régulièrement sommé de se raconter, de se décrire. Tous les actes de chacun sont interprétés comme des fragments de discours, souvent involontaires, révélant diverses facettes de sa personnalité ou épisodes significatifs de son histoire. Soucieuse de respecter la singularité de chaque vie, respect fondé sur un prétexte éthique, mais dissimulant également une stratégie politique d'atomisation des individus détachés de leur contexte et de leur histoire commune, cette interprétation est le plus souvent oubliée des dimensions collectives portées par chaque individu. À la fois pour satisfaire et pour maîtriser cette orientation interprétative, chacun se doit de construire une autobiographie qui servira au mieux ses intérêts psychiques, économiques, sociaux... La petite comédie de la recherche d'emploi n'est que la déclinaison la plus évidente de cette généralisation du marketing de soi-même.

Mais, plus que les autres, ce sont les personnes en situation de précarité qui se voient confrontées à cette obligation de se raconter, des lors qu'elles formulent une demande d'aide, que ce soit dans le métro, où les quémandeurs sont devenus des experts de l'autofiction ou l'ego-fiction évoquées plus haut, ou face au travailleur social, lorsque l'utilisateur est amené à justifier sa demande en racontant les circonstances qui ont fait de lui ce qu'il est devenu. L'obtention de toute aide est en bonne partie subordonnée à la capacité de se raconter ; sans un minimum de biographie, toute aide est impossible. Le discours sur soi devient en quelque sorte le prix à payer ou l'épreuve à passer pour être entendu et pour éventuellement accéder à un soutien.

L'ensemble du système des aides, publiques ou privées (aide sociale ou aumône), est fondé sur une valorisation de cette compétence qui permet à l'individu de se raconter au mieux de ses intérêts. Ce discours, lorsqu'il révèle un degré élevé de cette compétence, est plus proche de l'autofiction que de l'autobiographie fidèle. On ne raconte pas tout, et ce que l'on raconte est agencé de manière à ce que cela soit entendable. Certains éléments sont mis en avant, d'autres sont omis ou évoqués rapidement, les interprétations livrées à l'auditeur sont destinées à l'aider à comprendre l'histoire dans le sens voulu. Certains travailleurs sociaux expérimentés repèrent ces constructions, et les mettent sur le dos d'une volonté de manipulation, alors que sans doute, elles ne sont le plus souvent que la réponse plus ou moins subtile à la pression des circonstances.

Pour les précaires, cette compétence à haute valeur ajoutée crée une hiérarchisation, distinguant les individus qui en sont dotés des autres. L'absence de cette compétence vient encore s'ajouter aux différentes dimensions de la précarité, l'incapacité à se raconter selon les normes requises se superposant à la pauvreté ou la précarité de la santé, du logement, des ressources financières, des loisirs, des relations... La précarisation est aussi une exclusion des formes socialement légitimées du discours, plus particulièrement du discours sur soi.

¹ Pierre BOURDIEU, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir Editions, 2004, 142 p.

La principale caracteristique de cette competence est la capacite a domestiquer son langage, a le faire passer du bruit initial a un discours construit selon les normes reconnues. La maitrise de la langue courante constitue le premier niveau de cette capacite. Meme si ce n'est pas l'objectif vise, le fait d'obliger les nouveaux entrants dans notre pays a maitriser les bases de la langue francaise leur permettrait au moins de s'adresser au bureau d'aide sociale sans l'aide d'un interprete. Une autre condition de cette domestication du discours est d'en faire disparaître toute violence, que ce soit dans le ton, le debit ou dans les contenus. Ensuite, il doit autant que possible être rationnel, ou plus précisément raisonnable. Ses contenus doivent en effet faire apparaître la capacite de rationalisation du sujet, en traduisant des attentes proportionnelles aux realites de sa situation de vie. Une sanction verbale usuelle a une eventuelle demesure des attentes est le rappel au fameux "principe de realite", concept cle dans toute negociation entre celui qui demande et celui qui a le pouvoir d'octroyer.

Les agents du travail social sont souvent amenes a encourager et accompagner la transcription du bruit initial dans le langage commun, en educant en quelque sorte le langage de l'utilisateur. Dans certains cas, on fait appel a des formateurs pour apprendre aux precaires a s'exprimer, a fabriquer un discours sur eux-memes conforme aux normes. L'utilisateur va parfois meme, en bon eleve, jusqu'a rattraper son maitre en acquerant le technolecte en vigueur dans la sphere du travail social, le seul qui permet de faire coïncider exactement les demandes et les besoins des exclus avec les categories de reponses pre-etablies. Ce faisant, il evitera au travailleur social de faire lui-meme l'ultime traduction qui consiste a reduire le discours au langage appauvri mais systematique du formulaire et du dossier. Mais, ce faisant, il le depose également de cette competence particuliere qui justifie en partie son statut. Il vaut donc mieux pour lui garder par devers soi cette eventuelle competence linguistique, evitant ainsi d'evveiller le ressentiment de son precieux interlocuteur.

On notera en passant qu'une autre methode de domestication est la recuperation / correction. Le rap et son evolution constituent un exemple

de cette maniere de ramener un langage dans la sphere du socialement entendable. D'une part, le rap est parvenu a se constituer en un mode d'expression relativement legitime, meme s'il est reduit a un sous-genre tolere. D'autre part, son expression est constamment corrige, y compris par des sanctions majeures, comme le proces en diffamation lorsque des "derapages" sont constatees. Ainsi, le rap constitue un mode d'expression oscillant entre legitime et marginalite, hesitant a payer le prix de sa recevabilite avec le lissage de son contenu et de sa forme.

A partir du moment ou ils deviennent des usagers, les precaires sont petit a petit encourages a developper les competences qui leur permettront de devenir les responsables de projet de leur propre vie, la premiere de ces competences est la domestication de leur voix. Ces competences, qui sont attendues de chaque citoyen, necessitent pour les precaires un apprentissage ou un reapprentissage d'autant plus difficile que, souvent, il leur manque a la fois les dispositions pour realiser un tel apprentissage et l'assurance que cet investissement sera rentable. Dans le cadre du contrat qu'ils sont amenes a passer avec l'institution sociale qui les accompagne dans leurs "parcours d'insertion" fonde sur la "demarche de projet", les precaires s'engagent a rationaliser la pensee et la conduite de leur vie, rationalisation qui leur est presentee comme une garantie de la reussite de ce parcours. Il peut paraître surprenant que l'on attende des plus fragiles et des plus demunis des competences que le citoyen ordinaire n'a pas toujours acquises, loin s'en faut. Qui est capable de conduire sa vie d'une maniere totalement rationnelle ? Et qui le souhaite reellement ? Ceux qui ne sont pas touches par la precarite peuvent se permettre le reve, l'ecart de conduite, le pas de cote, sans le plus souvent encourir de sanction. Ces inconduites sont par contre interdites aux plus precaires, leur horizon se reduisant a une prise en compte rationalisee de leurs besoins, le besoin etant ici le parent pauvre du desir.

4. Traduire les voix étouffées des précaires

La puissance du capitalisme, comme mode dominant de production de biens et de services, d'organisation sociale et de configuration des manières de voir et de penser, réside dans sa capacité à interdire à ses victimes de répondre à la hauteur de la violence qu'il leur inflige. Ainsi, lorsque le précaire exprime ses attentes, il ne peut le faire sur un mode qui serait à la hauteur de sa souffrance et de sa colère, même pas à celle de son désespoir, il doit baisser la voix, la poser à un niveau convenable, sans crier, sans gemir, sans se plaindre, il doit parler d'une manière compréhensible, cohérente, ferme de préférence. De même, son attitude doit être correcte, il ne doit évidemment pas être violent avec ceux qui le reçoivent, il doit s'asseoir dans la salle d'attente, attendre le temps qu'il faut sans râler, se lever quand on l'y invite, se rendre dans le bureau qu'on lui indique, bref se soumettre entièrement à la discipline de la machine administrative dans ce qu'elle a de plus concret et sur laquelle on ne lui demande que rarement son avis. Son discours doit se limiter au temps, souvent très court, qui lui est imparti. Il doit donc aller à l'essentiel, c'est-à-dire à ce que l'agent qui lui fait face doit savoir pour répondre à la demande qu'il n'a pas faite, mais que cet agent est chargé de faire émerger par l'écoute et la reformulation sur un mode institutionnel et professionnel, afin qu'elle puisse s'inscrire dans les cadres de pensée de l'action sociale. Le discours du précaire, quelle que soit sa violence et son incohérence initiales, doit être ingurgité, digéré et restitué dans des formes convenables, conventionnelles, entendables et supportables. En grande partie transformé, désincarné, il devient le pâle reflet de la réalité vécue, un reflet recevable, enfin légitime au regard des normes frileuses et fades du discours institutionnel.

Guillaume LE BLANC² souhaite assigner comme tâche à la philosophie la traduction de la parole des précaires. Pourtant ses traducteurs sont déjà nombreux, avec des intentions diverses. Combien parlent au nom des précaires ? Combien ont fait de la traduction et du portage

² Guillaume LE BLANC, *Vies ordinaires, vies précaires*, Paris, Editions du Seuil, 2007, p. 17.

de la parole des plus fragiles et des plus démunis leur tâche quotidienne ? La philosophie pourrait apporter à ces voix un espace de travail ouvert, ou la prise de distance permettrait la construction de formes nouvelles et libres, que la sociologie, trop souvent soumise à son désir de scientificité n'a que rarement réussi à élaborer et que les arts, trop attachés à la subjectivité du créateur, n'ont pas toujours réussi à légitimer. Ces formes nouvelles devraient à la fois respecter la réalité portée par ces voix, dans son intensité et dans sa diversité, et surmonter toutes les surdités pour rendre leur écoute effective.

Écouter la voix des précaires demande d'abord de pouvoir entendre leur souffrance dans la brutalité de son expression première, celle qui relève du bruit social ; c'est aussi accepter de regarder en face les signes virulents et purulents de cette souffrance, exprimés par les corps, que ceux-ci soient agressés par l'exclusion, ou exclus par leurs difformités. Comme pour toute traduction, celle de ces voix nécessite de maîtriser leur langue d'origine, même si elle n'est pas la langue d'origine du traducteur. Ensuite il faut transposer les contenus réels qu'elles portent dans une autre langue, apte à les recevoir, y compris la souffrance qui les fonde (ce dont le technocrate du social, dans sa désincarnation administrative, n'est pas capable par nature et par destination). Enfin, il s'agit d'imposer la diffusion de cette traduction dans l'ensemble du corps social collectivement responsable de l'origine de ces situations.

Alors, l'écoute permettra une réception respectueuse de la réalité de ces voix inaudibles a priori. La fragilité des précaires n'est peut-être pas d'être sans voix, mais de s'exprimer avec une voix qui, dans sa forme et son contenu, n'a pas de valeur. Si le résultat est bien le caractère inaudible de ces voix, l'origine de ce caractère n'est pas le manque de volume, mais l'absence de point commun avec les voix ordinaires, celles qui se soumettent aux conditions de la recevabilité ordinaire. Dans cette perspective, traduire n'est pas amplifier ces voix, mais bien les amener vers des formes et des contenus reconnaissables et reconnus. Mais c'est peut-être aussi faire entrer leurs formes propres dans le langage ordinaire, en implantant ainsi dans ce dernier des points d'accroche pour les voix des précaires. Quelques mots partagés.